

## Une relation anxiogène

*Grand Central* de Rebecca Zlotowski, France–Autriche, 2013, 94 min

Luc Laporte-Rainville

Volume 31, numéro 4, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70061ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2013). Compte rendu de [Une relation anxiogène / *Grand Central* de Rebecca Zlotowski, France–Autriche, 2013, 94 min]. *Ciné-Bulles*, 31(4), 24–25.

## Une relation anxiogène



LUC LAPORTE-RAINVILLE

C'était en 2010. Rebecca Zlotowski épatait la critique française avec **Belle Épine**, son premier long métrage. On y suivait les agissements hardis d'une adolescente abandonnée par son père, parti au Canada pour régler la succession de son épouse décédée. Rythme alerte, caméra nerveuse, tout dans la mise en scène évoquait visuellement le chaos intérieur de cette jeune fille instable, perdue dans le tourbillon de courses illégales de motos.

Cette énergie brute, on la retrouve dans **Grand Central**, deuxième opus de Zlotowski qui y affine sa démarche, juxtaposant une réalité sociale à une esthétique de la « bougeotte filmique ». Une vivacité qui trouve son origine dans la tension dramatique d'un récit simple, mais ô combien efficace : Gary, engagé pour décontaminer une centrale nucléaire de Tricastin, tombe amoureux de la séduisante Karole, fiancée de Toni, un collègue du nouvel arrivé.

La structure architectonique de l'ensemble repose sur un déséquilibre (volontaire) entre contextualisation sociale et métaphore. L'environnement décrit

dans le film, aussi dangereux soit-il, ne sous-tend pas un discours critique sur l'énergie atomique et l'exploitation des salariés. Certes, il y a bien ici et là quelques flèches décochées par la réalisatrice (par exemple, lorsque les employeurs font passer des tests d'aptitude aux ouvriers, on constate qu'ils sont prêts à engager n'importe qui, même des enfants!), mais celles-ci restent somme toute bénignes. Ce qui compte avant tout, c'est le potentiel métaphorique de l'ensemble. Au cœur de la centrale, les travailleurs sont sans cesse sur leurs gardes, les nerfs à vif. La moindre erreur est potentiellement synonyme de catastrophe pour la collectivité. Car s'exposer à des radiations, c'est automatiquement s'offrir en pâture à la mort. Et tout son entourage avec soi.

Difficile de ne pas lier cette tension permanente à la vie sentimentale de Gary. Dans un bar, alors que ce dernier discute avec ses nouveaux compagnons de travail, Karole, qui ne le connaît pas encore, s'approche pour l'embrasser. À la blague, elle cherche à exemplifier ce que cause une exposition à une trop grande dose de

substances radioactives. « Tu vois, tu as tout eu, là », lui dit-elle. « La peur, l'inquiétude, la vue brouillée, la tête qui tourne, les jambes qui tremblent... C'est ça, la dose; c'est ça que ça fait. » Dès cet instant, le sort en est jeté. Pour Gary, les conséquences d'une irradiation ne font qu'un avec le baiser. L'amour l'envoûte peu à peu, le ronge de l'intérieur, l'intoxique. En cela, l'acte de la jeune femme devient à la fois l'élément déclencheur d'une liaison adultère (éventuellement nocive) et la métaphore des symptômes physiques ressentis par les travailleurs de la centrale exposés aux substances toxiques. Tout le reste, circonstances sociales en tête, n'est qu'accessoire.

Zlotowski joue habilement avec les prémisses de cette romance. Construisant son récit comme un suspense, elle s'appuie sur le danger de l'énergie atomique pour évoquer les aventures extraconjugales de Karole (avec Gary). Maelström d'idées proprement cinématographiques, le scénario cultive un florilège de stratagèmes qui, sans briller par leur originalité, titillent l'attention du spectateur. On pense à cette scène où l'homme et la



femme se retrouvent assis, côte à côte, sur la banquette arrière d'une voiture. Lui, la main hésitante, observant les cuisses de celle qu'il voudrait pour maîtresse; elle, le regard fuyant, trahissant une attirance pour le beau gosse à ses côtés. Tout se joue dans un non-dit chargé de ce violent désir de guerroyer amoureuxment, histoire d'atteindre les cimes d'un plaisir charnel interdit (parce que contraire au principe de la monogamie). Ce préliminaire avant l'acte n'est en rien original — on ne compte plus les cinéastes ayant utilisé le silence afin d'augmenter la force de leurs idées —, mais l'exécution est si parfaite, si gracieuse, que l'on ne peut que vanter le doigté dont fait montre la réalisatrice. Ainsi, elle n'est pas obligée de s'attarder longuement sur la relation sexuelle qui suit, tant cette scène laisse échapper les effluves d'un érotisme à couper le souffle.

**Grand Central** déborde de passages tout aussi sidérants — du moins, d'un point de vue strictement dramaturgique. Car après avoir consommé leur amour, Gary et Karole vivent à cent à l'heure, au risque de se faire prendre par Toni, abandonné

par la jeune femme. Les amants continuent de se voir en catimini, sachant bien que tôt ou tard, quelqu'un découvrira le secret qui les unit. Une fois encore, le danger qu'encourent les employés de la centrale nucléaire sert d'analogie à la liaison torride des deux tourtereaux. Et l'événement qui en constitue le point d'orgue est ce segment où l'alarme de ladite centrale se fait entendre, alors que les amoureux se reposent, nus, dans la nature. Karole écoute attentivement, dit à Gary que si elle résonne sept fois, c'est que ce qui s'y déroule est grave. Difficile de ne pas voir là un lien avec leur relation clandestine. Plus le temps passe, plus la menace gronde (surtout que Karole est enceinte de Gary).

Bien sûr, le long métrage ne fonctionnerait pas sans l'apport de ses interprètes. Dans les rôles respectifs de Gary et Karole, Tahar Rahim (**Un prophète**, 2009) et Léa Seydoux (déjà présente dans le premier film de Zlotowski) sont tout simplement épatants. La chimie qui émane de leurs échanges ne peut qu'élever le niveau de l'ensemble qui ne manque pas de panache. Il est navrant

qu'une œuvre aussi puissante n'ait pas réussi à gagner un prix dans la catégorie Un certain regard du dernier Festival de Cannes. Un malencontreux oubli qui exigerait réparation, tant il fleure l'injustice. Décidément, les plus talentueux n'obtiennent pas toujours ce qu'ils méritent... et c'est bien dommage. (Sortie prévue: 6 décembre 2013) ▀



France–Autriche / 2013 / 94 min

**RÉAL.** Rebecca Zlotowski **SCÉN.** Rebecca Zlotowski et Gaëlle Macé **IMAGE** Georges Lechaptois **SON** Cédric Deloche **MUS.** ROB MONT. Julien Lacheray **PROD.** Frédéric Jouve et Gabriele Kranzelbinder **INT.** Tahar Rahim, Léa Seydoux, Olivier Gourmet, Denis Ménochet **DIST.** K-Films Amérique